

Littérature de la Correspondance
ou
études thématiques sur le monde d'Henri Bosco
(IV)

RYOICHI KATSUNO

Chapitre III

Feu et eau (suite)

Pourtant avant d'étudier cette espèce de feu, feu sauvage, nous allons considérer de nouveau le caractère dominant de ce monde littéraire, car par ce moyen nous pourrions assister à l'origine de son art où nous devons toujours retourner pour nous persuader, chaque fois, l'attitude presque invétérée de ce poète primitif envers l'univers, l'humanité et les choses; nous devons nous baigner encore une fois dans la pâte de ce monde en fermentation pathétique mais sournoise.

Pris dans la substance dangereuse des choses et des êtres, on n'aurait qu'à écouter alors un bruit chaotique de la bulle qu'évoque son organisme mental et physique. Obéissant par son instinct et sa raison à une convoitise d'atteindre son propre être – mais inconnu jusqu'à ce jour-ci –, on chercherait son histoire assez lointaine pour trouver une unité incontestable dans le chaos de son être. Mais on reconnaîtrait même dans l'unité l'état chaotique du monde primitif. Avec le sang et la lymphe qui sont les chefs-d'œuvre des siècles, heureux mais plein de peur, on déposerait son être au noyau de ce chaos. Et cette fois on constaterait au contraire une certaine tonalité stable dans cet état. Donc chez lui il y a toujours la curiosité et la peur contre sa propre existence primitive; on doit dire alors avec le narrateur de *Mon Compagnon de Songes* ce qui suit:

Curieux d'aller au fond, de connaître le fin mot des choses, mais craignant toujours de le découvrir et, arrivé sur le point de le faire, reculant et parfois m'arrêtant net. 86)

Même reculant et s'arrêtant net un moment, il continuera sa marche l'instant d'après, car la curiosité l'emportera toujours sur la crainte. «Connaître le fin mot des choses», c'est de connaître la voix profonde de sa propre existence, quoique ce soit quelquefois une voix captivante de la Sirène.

Car si j'ai aimé la clarté, j'ai aimé tout autant l'inexplicable. Tout autant sinon plus ... 86)

«Tout autant sinon plus»? Mais non, ce ne serait qu'une façon de dire. Il doit aimer, croyons cela, *l'inexplicable* beaucoup plus que *la clarté*. Pour ce narrateur, incliné vers le monde nocturne, *la clarté* ne dirait rien; c'est *l'inexplicable* qui lui ferait confiance du secret jaloux des choses. Alors à ses yeux *l'inexplicable* posséderait une seule réalité possible et deviendrait *explicable*.

Comme ce narrateur on se prolongerait dans le chaos primitif pour y jouir d'une unité perpétuelle. Mais pour cela on a besoin de l'âme d'enfant, car l'âme d'enfant correspond nécessairement à l'âme de primitif. En ce cas on est l'enfant au-dedans de l'homme, le primitif en présence des éléments vulgaires. On n'est guère d'humeur de guérir de son enfance; on se soule du ciel, de la terre, de l'air, du feu ... Oui, on se soule bien, mais avec une extraordinaire lucidité; on est plein d'une conscience si lucide. Enfant ou primitif, on sent bien que son existence est en jeu dans cet état et accorde sa pleine attention aux éléments pour y lire son destin. Donc on devient un homme à pressentiments. Bon gré mal gré on possède alors une faculté de pressentir, et c'est le privilège du primitif. Or on pourrait dire fièrement avec enfant Bosco comme suit:

En somme, rien ne doit rester inanimé. Ce qui est et qui est simplement, à l'ordinaire, doit manifester au moment voulu une étrange existence.

Il y a des signes pour la déceler. Il y a des gens pour lire ces signes. Les miens [...] y étaient attentifs et les lisaient. 87)

Comme de juste, même le primitif se trompe quelquefois dans son pronostic. Mais pour lui le problème n'est pas dans le résultat; l'important est qu'il capte par son sixième sens une certaine suggestion; c'est là le fait hors de con-

testation. Déjà il voit s'élever son destin et éprouve un désir imminent de s'y ouvrir. Avec une curiosité presque *masochiste*, il vit dans des signes que ses sens accaparent; il attribue aux signes symptomatiques d'extraordinaires valeurs. Donc il se sentirait être élu de son destin; il deviendrait privilégié ...

Alors un point caractéristique des personnages de Bosco, c'est qu'ils possèdent d'une façon innée la faculté de lire ces signes. 88) Nous avons affaire à des hommes à pressentiments comme Balandran (*Malicroix*), comme Mathias (*L'Antiquaire*), comme Valérie et Mus (*Un Rameau de la Nuit*), comme Philomène et Méjemirande (*Les Balesta et Sabinus*) etc. A tant d'êtres diaboliques devons-nous avoir affaire! En tout cas ce privilège de l'homme primitif, où se le sont-ils procuré? Ici nous sommes de nouveau devant un thème très important de notre écrivain. Ce que nous devons d'abord reconnaître, c'est qu'ils sont les enfants de la terre. Comme nous avons déjà traité dans ce chapitre, 89) ils sont les possédés de la voix envoûtante de la terre: voix aussi dangereuse que celle de Sirène. Baignant dans les miasmes de la terre et en étant pénétrés jusqu'à la moelle, ils obéissent passivement à cette voix, il suffit. Quelquefois s'insinuent sourdement dans leur être les perturbations presque imperceptibles et leurs antennes travaillent par un certain réflexe conditionnel. Rien ne leur échappe. Donc s'établit une relation voluptueuse entre l'homme et la terre. Homme primitif et terre, ils se trouvent dans un compromis intime, et de cette complicité naît une sorte de sagesse, sagesse cohérente à l'homme primitif.

Comme nous avons accentué bien des fois, le monde "boscien" est celui primitif, et il nous faut obtenir, pour nous y initier, les sens primitifs. Ainsi une fois obtenu ces sens, nous pourrions connaître les linéaments et le contenu de ce monde-là et deviendrons initiés à l'appel intime de là-bas. Et ces linéaments et ce contenu, ne peut-on pas dire qu'ils sont les linéaments et le contenu de l'être lointain – assez lointain – de nous-mêmes? Ici pour mieux nous initier au monde "boscien", écoutons un peu le narrateur des *Balesta*:

Il en est des villes [...] comme des hommes, dont les uns ont des nerfs, les autres, pas. Les unes donc, molles et lourdes, ne s'émeuvent guère. Les événements y sont rares [...].

D'autres, par contre, ont des nerfs extrêmement fins, à fleur de

peau. Il n'est souffle qui ne les éveille, si subtil soit-il. Le moindre effleurement provoque partout dans leur corps des frémissements. Elles ont le cœur toujours en émoi, l'imagination en effervescence, la pensée aux aguets. La curiosité y agite les têtes les plus raisonnables. Rien n'y arrive, rien n'en sort, rien ne s'y produit qui ne soit aussitôt perçu, transmis, commenté, défini, jugé et ainsi passionnément vécu. Personne n'y reste à l'écart de l'événement le plus ordinaire. Mais y en a-t-il un seul qui le soit ? Un soupir, et voilà qu'on prédit la tempête. Un silence, et partout filtre, s'épand l'inquiétude la plus vague. Elle évoque des images dont l'imprécision favorise les plus extravagantes fantaisies. [...] Tout est prédisposé au drame. Encore inconnu, il se forme quelque part, en secret. Alors, quoi d'étonnant qu'on grossisse le murmure le plus faible et qu'on lui trouve un sens en accord avec cette attente dramatique ? ... 90)

Voilà une masse dont les nerfs s'ouvrent au dehors afin d'y capter des frémissements subtils mais chargés de quelque signification au moins pour elle. Nous pourrions lire dans cette narration ce que c'est que les sens primitifs. Ou une personne ou une masse, elle s'adonne au cœur de la nature et s'y unifie sensuellement. On peut dire donc qu'elle prête ses sens à l'intérieur d'elle-même de même temps qu'elle s'efforce de saisir des signaux du dehors. Elle a un corps et une âme chargés d'images de monde où grouillent hommes, bêtes, anges, dieux ou bien monstres. Alors c'est dans son organisme à elle que le monde se déploie et respire. Les traînées de pressentiments évoquent forcément celles d'événements. Car avec les hommes qui « ont des nerfs extrêmement fins, à fleur de peau », avoir des pressentiments, c'est déjà d'assister à des événements. Comme dit le narrateur des *Balesta*, « l'inquiétude la plus vague » causée par un seul silence « évoque les images dont l'imprécision favorise les plus extravagantes fantaisies ». Les hommes vivent alors ces images et leur impatience ne cesse de les inciter à la violence. Naturellement chez eux il n'y a pas moins la sagesse. Pourtant malgré leur sagesse, ou bien à cause de cela, ils ont des nerf qui se dressent à l'occasion et ils s'acharnent à travers les images fugitives et fulgurantes au noyau du monde chaotique. En un sens, ce sont eux qui créent ce monde par leur propre aspiration, ou plutôt à l'image d'eux-mêmes. Et chez eux s'invétère une étrange habitude: *attendre*, sans aucune contradiction avec l'impatience. Comme Sidonie du *Jardin d'Hyacinthe*

dont nous avons parlé dans le chapitre I 91), ils attendent toujours quelque chose d'anonyme. Mais l'important, c'est que pour eux attendre quelque chose signifie de même temps participer au drame que provoque cette *quelque chose*. Ainsi continue le narrateur des *Balesta*:

Encore inconnu, il [= le drame] se forme quelque part, en secret. Alors quoi d'étonnant qu'on grossisse le murmure le plus faible et qu'on lui trouve un sens en accord avec cette attente dramatique? ... 92)

Par cette phrase nous pourrions avoir une idée assez claire sur le drame du monde "boskien". Subtilité et latence, surtout latence qui va devenir ensuite une violence tempétueuse. De même les hommes qui y grouillent tantôt pathétiquement, tantôt sournoisement, ils sont les êtres latents et violents. Donc, où qu'ils soient, les choses retrouveraient facilement les êtres par une certaine solidarité. Rappelons-nous la similitude organique entre le suc et le sang. 93) Sur ce, Henri Bosco écrit à Jean Lambert, auteur d'*Un Voyage des deux Mondes*:

L'Ame même du monde s'est mêlée à nous, s'est fondue à notre chair, a été nous-mêmes – et depuis nous savons qu'Elle est en nous. 94)

En tout cas, avec Bosco, nous avons toujours affaire à la correspondance entre l'humanité et le monde. Bon, après en être convaincus encore une fois, d'ici retournons au thème du feu, feu sauvage.

Ci-dessus nous avons touché à l'aspect dominant de cette espèce de feu chez Bosco: latence et violence. Mais en ce qui concerne les éclairs, nous avons déjà étudié dans le chapitre I en parlant de quatre saisons de la Provence. 95) Nous y avons vu une psychologie étouffante et explosive dans le processus de l'évolution de l'orage. Donc en nous le rappelant, nous allons analyser ici cet aspect sous la forme de l'incendie de montagne, car l'incendie de montagne est, nous semble-t-il, l'expression typique du feu sauvage. Nous pouvons voir dans *Sabinus* (1956) cet incendie sournois comme terrible qui se munit du caractère particulier à l'œuvre de Bosco.

Maintenant nous sommes sur le chemin de retour des Alpes avec Philomène, maîtresse héroïque des Balesta, qui dirige la transhumance en dépit de sa vieillesse. Ayant dépassé Le Cast, un petit hameau désert qui sert de halte,

les troupeaux s'engagent à une pinède. «De la pinède on dit: Les bois de Lumare». C'est à l'aube du 15 septembre. Le soleil se lève derrière les Alpes. Matinée, midi, après-midi et puis soirée ... Depuis midi la chaleur est tellement étouffante et l'air irrespirable. Partout silence, mais silence plein de voix pour ainsi dire. Alors nous suivrons sommairement la narration:

La nuit tomba. A huit heures, on n'y voyait plus. Le ciel conservait sa buée diurne [...] Le silence [...]. Il bouclait le campement sombre, où une faible agitation tenait les bêtes éveillées. [...] Les chiens se taisaient. Les gens ne dormaient pas plus que les bêtes. Sans doute, pour se rassurer, attribuaient-ils l'insomnie à la chaleur. C'était une raison plausible, à laquelle ils ne croyaient pas. Car, sans oser se le dire, ils avaient une crainte [...] 96)

Encore invisible et anonyme, déjà se dresse quelque chose d'anormal. Une sorte d'envoûtement se forme dans le cœur. Phénomène familier pour le lecteur d'Henri Bosco. Chez Bosco le drame commence toujours par le symptôme subtil, et pour le saisir on a besoin de posséder les sens de primitif, cela va de soi. Par exemple à peine feuilletons-nous *Le Sanglier* (1932) que nous nous trouvons dans une crainte vague mais difficile à balayer. Nous nous mêlons au noyau du drame sans savoir de quel drame il s'agit. Avec le narrateur 97), nous voyons dans l'attitude taciturne de Firmin 98) une nuance ineffable. Un malaise nous surprend; nous sommes sous une paralysie: atmosphère "boscienne". Comme de juste «selon son habitude de parler peu», il ne nous donne que quelques morceaux de parole. Pourtant le narrateur écrit:

Quand on parlait avec Firmin, on avait l'impression de s'adresser moins à un homme qu'à une arrière-pensée.

C'est pourquoi, devant son accueil réservé, ce soir-là, je n'aurais pas dû m'étonner, car je le retrouvait, *du moins en apparence*, tel que je l'avais laissé les années précédentes. *Cependant un trait me surprit.* 99) (Souigné par moi)

Pour les sens primitifs, *un trait* suffit. Cela leur dit assez. Jouissant d'une volupté néfaste, ils se surprennent en plein milieu de l'affaire ...

Alors retournons à la troupe de Philomène. Dans le campement de transhumance, on doit chanter à la nuit s'accompagnant de la clarinette de buis. Mais cette nuit, contre les mœurs traditionnelles de berger aucune mélopée ne monte de la troupe. Personne n'est d'humeur à chanter ni à parler de choses et d'autres. Une prémonition n'en permet pas. Une crainte innommable pèse de plus en plus, bien qu'aucune forme ne se découpe encore. Rien que silence. «La minuscule flamme de la lampe à huile» «suspendue près de Philomène à la branche d'un pin», c'est «le seul signe de vie visible». Tout se tait dans les ténèbres de montagne. Même Arnaviel, digne berger, dont la voix vous inspire toujours la confiance, garde le silence. Travaillé de crainte lui aussi. Tout se met en guet-apens, comme la bête féroce qui garde le calme impeccable avant de se ruer sur son ennemi. On sait bien que l'on est entraîné à deux doigts d'une certaine catastrophe. Mais quelle catastrophe? attendons encore un moment.

Comme nous avons remarqué bien des fois, le monde "boskien" est plein d'hommes à pressentiments. La faculté de pressentir est, sait-on bien, l'apanage du primitif ou de l'enfant. Primitif et enfant, ils sont attentifs à n'importe quoi d'étrange. Mais leur attention se porte surtout à ce qui est invisible ou plutôt à ce qui n'est pas. Ils passent leur journée sur leurs nerfs, donc rien ne leur échappe. Ils voient l'invisible et saisissent l'insaisissable. Et cette inclination pour ce qui est invisible et pour ce qui n'est pas les incite nécessairement au monde "nocturne". En effet ils y vivent. Rien que de naturel. Cependant non seulement ils respirent dans la nuit, mais aussi ils créent la nuit en plein jour et demeurent en face du soleil avec la conscience "nocturne". Cet état de vivre, n'est-ce pas celui d'enfant Bosco et celui de ses parents et de personnes qui se semaient autour de l'enfance de notre écrivain? Dans le premier tome de ses *Souvenirs*, il écrit:

Je rêvais, la nuit, comme tout le monde, un peu plus, un peu moins [...]. Et ce jour, d'une autre façon, je rêvais aussi, les yeux grands ouverts ... 100)

Et de sa mère:

Elle avait, en effet, un souci évident des choses de la terre. Mais son don de voir ce qu'on ne voit pas, ses communications avec les âmes [...] m'ont toujours fait croire que sa vocation naturelle [...] ne la portait pas vers les actes vulgaires. 101)

Et puis:

Elle avait un penchant [...] à voir dans tout ce que le monde voit banalement, ce que n'y voit personne. [...] Je tiens d'elle. 102)

Et d'une des personnes aux professions bizarres qui habitaient alors dans son quartier:

[...] cet enfant affreux [= enfant d'un clown surnommé Tête de Mort] m'inspirait une mystérieuse répugnance. Alors, je n'en voyais pas la raison, mais un instinct [...] me mettait en garde contre ce qu'il offrait d'anormal.

Toutefois, il en émanait, comme de son père, cet attrait étrange, cette maléfique vertu qui s'exhale des monstres.

Or, ce n'était qu'un petit monstre, [...] mais un monstre plein de silence. 103)

Voilà personnes qui s'incarneront plus tard en personnages de ses œuvres romanesques. Une des plus remarquables caractéristiques de ces personnes est qu'elles soient de celles qui possèdent d'une manière fatale une capacité visionnaire. Pour reconnaître ce qui n'est pas de ce monde vulgaire, c'est-à-dire ce qui a l'attribut du mystère, on serait sur un pied d'égalité avec l'objet de son attention. Autrement dit, on doit être fantomatique pour saisir ce qui l'est. Un proverbe dit: «Les loups ne se mangent pas entre eux». Oui, beaucoup de personnages de Bosco jouissent d'une fonction d'apparaître et de disparaître par enchantement, et leurs traits restent ambigus ou invisibles dans l'ombre malicieuse. En un mot ils s'assimilent à ce qui est invisible et à ce qui n'est pas. Par cette fonction-là ils peuvent être hommes à pressentiments. Même le sommeil ne pourrait pas les empêcher d'exercer ce privilège, privilège pourtant quelquefois maléfique.

Alors revenons dans la montagne où campe la troupe de Philomène tremblant en cachette d'une prémonition menaçante. A la fin tout le monde se résigne

au sommeil par fatigue, même Arnaviel, même Philomène, sachant bien qu'une affaire horrible commence à se former quelque part. Donc leur sommeil, ce n'est rien moins que celui de bête ou de primitif. Jamais leurs sens ne dorment. Ils se doutent tôt de «l'odeur résineuse des bois immobiles et menaçants». De nouveau suivrons la narration parce que l'affaire est imminente:

Ce fut Arnaviel qui se réveilla le premier. [...] Et aussitôt il respira une odeur de fumée ... [...]. Rien ne brûlait.

Cette odeur ce n'était, du reste, qu'une émanation. A peine un soupir exhalé d'un feu invisible [...].

Dans le bois autour régnait la paix, persistait le silence.

Le corps de la terre dormait. [...]

Parfois d'un pin sec tombait une pigne. C'était le seul bruit qui troublât la pinède, à travers laquelle maintenant l'odeur de fumée errait près du sol. Elle le frôlait mais, trop faible encore, ne dépassait pas clairière. Elle l'avait abordée si sournoisement qu'on ne savait pas d'où elle sortait, ni quel souffle, l'air restant immobile, l'avait élevée si haut [...]. Simple odeur [...] mais qui inquiétait Arnaviel. 104)

Ce n'est qu'une simple odeur. Rien plus que cela. Le monstre, incendie de montagne, ne dresse pas encore le visage. Il règne la latence en question. Aussi dans *L'Antiquaire*, nous pouvons lire le même phénomène:

[...] il en naissait le soupçon d'un incendie, encore couvert sous les ramilles [...], et qui couvait. Je l'imaginai s'échauffant en secret, au dessous de ce tapis chaud et résineux, et d'étendant, sournois [...]. 105)

C'est un élément important qui caractérise l'atmosphère du monde "boskien". En d'autres mots, ambiguïté et sournoisité. Et chez Bosco la latence entraîne toujours l'explosion violente. Mais ce dont il faut tenir compte, c'est que celle-là ne se résigne pas à rendre service comme prélude à celle-ci. La latence même possède l'indépendance à l'égard de la violence, de même temps qu'elles se suppléent mutuellement. L'une communique son génie à celui de l'autre pour jouir d'une complicité insidieuse.

Quant à l'homme qui fait y face, lui aussi, comme nous avons répété, est de taille à rivaliser de stratégie avec le monstre si bien que même entre eux il y a, paraît-il, un contrat taciturne. En tout cas suivrons toujours l'évolution

de l'incendie et nous verrons plus clairement son caractère horrible:

L'odeur se précisait, devenait plus épaisse, plus résineuse, et un premier fil de fumée monta du ravin [...].

Pourtant le bas-fond était noir. Le feu couvait-il là-dedans, sous les broussailles? ... [...].

La fumée arriva de nouveau et, cette fois, si lourde si chargée d'incendie [...] 106)

Peu à peu l'affaire devient saisissable; le monstre va révéler son visage dont le contour cependant encore reste équivoque. Le feu rampe malicieusement. Toutefois quel horrible dynamisme règne-t-il dans ce passage!

Enfin le monstre éclate:

Et bursquement le terrible danger se dévoila.

Un intense nuage de fumée s'élevait du creux [...]. Les sèves brûlaient ...

Soudain, sur un coup de vent inattendu de l'Est, le ravin flambe.

D'une seule flamme!

D'un bout à l'autre elle courut et jallit verticalement. [...] La flamme s'élança d'un bond et déchira un énorme pan de ténèbres. 107)

Bien entendu, de n'importe quelle affaire, plus la durée de latence est longue et plus l'impatience s'y condense, plus l'état de catastrophe devient formidable. De même que le cas de l'orage dans *Hyacinthe* 108), nous pourrions en comprendre ce que c'est que la latence et la violence du monde "boskien". Comme nous avons vu ici, cet incendie de montagne assiège de son génie ensorcelant les êtres et les choses et les emporte au cœur de son tourbillon. De plus il a peut-être l'instinct de distinguer les êtres dignes de son attaque; c'est le moment où l'attaque bat son plein que ce portrait d'une amazone Philomène, portrait inoubliable, se découpe net. Nous n'avons qu'à le regarder avec admiration. En passant, cet héroïsme nous amène à l'image de la maison solitaire – dans l'œuvre de Bosco la maison est située presque toujours au lieu solitaire – qui combat bravement contre l'accès féroce de la tempête. Cette image nous donnera un sujet intéressant dans le chapitre prochain. Nous y parlerons de deux aspects opposés chez Bosco: aspiration au déchirement et besoin de la

paix. 109)

Quoi qu'il en soit, pour ce qui concerne la latence et la violence, il y a une phrase suggestive où Bosco parle de son propre penchant:

Les orages, enfant, me faisaient peur. Pourtant je restais dehors devant la maison jusqu'au premier coup de tonnerre. Le visage en l'air, bouche bée, j'éprouvais alors une merveilleuse ivresse à attendre 110)

Voilà une attitude bien voluptueuse envers le phénomène cosmique; elle deviendra plus tard celle dominante de ses personnages.

Alors quant à cet incendie de montagne de *Sabinus*, il nous reste à parler d'un problème très important qui concerne, nous semble-t-il, l'essence de la littérature de Bosco. D'abord lisons ce qu'écrit Jean-Cléo Godin sur cet incendie:

Dans *Sabinus* l'incendie dans les ravins où Philomène va se trouver prisonnière avec ses troupeaux, *présage* le drame terrible [...]. (souligné par moi) 111)

«Le drame terrible» en question est celui qu'évoque Ameline, la mystérieuse et diabolique ennemie des Balesta. 112) Quoi qu'il en soit, faisons attention au verbe *présager* employé par Godin. Selon lui cet incendie n'est qu'une prélude, n'est-ce pas, au drame d'Ameline. Autrement dit c'est que l'incendie a seulement le rôle secondaire. Entre ces deux phénomènes il n'y a aucune égalité; ils sont comme seigneur et serviteur pour ainsi dire.

Pendant une des caractéristiques du monde "boskien" consiste en indépendance de tous les éléments, nous avons souvent accentué. Là, éléments humains et éléments non-humains, ils jouissent fièrement de l'égalité parfaite tout en étant en correspondance entre eux. Et comment pourraient-ils se correspondre les uns aux autres, sans jouir d'une indépendance mutuelle? En effet cet incendie *présage* le drame d'Ameline, mais l'ombre de celui-ci qui va avoir lieu provoque, pourrait-on dire, celui-là.

Par exemple chez François Mauriac, au contraire, le drame humain met celui non-humain sous son joug. Rappelons-nous la scène célèbre de *Thérèse Desqueyroux* où l'héroïne verse le poison dans le verre de son mari. C'est

le jour étouffant et la pinède brûle dans le faubourg de Bordeaux.. Plus tard sur la terrasse du Café de la Paix, nous saisisserons quelques morceaux du dialogue qui aura lieu entre Thérèse et son mari Bernard:

“Un homme comme vous, Bernard, connaît toujours toutes les raisons de ses actes, n'est-ce pas ?

– Sûrement ... sans doute ... Du moins il me semble.

– Moi, j'aurais tant voulu que rien ne vous demeurât caché. [...] Mais toutes les raisons que j'aurais pu vous donner [...], à peine les eussé-je énoncées, elles m'auraient paru menteuses ...

Bernard s'impatienta:

“Enfin, il y a eu tout de même un jour où vous vous êtes décidée ... où vous avez fait le geste ?

– Oui, *le jour du grand incendie du Mano.*” (souligné par moi) 113)

Dans ce cas, l'incendie travaille la subconscience de l'héroïne et provoque l'acte criminel. Bref, le drame non-humain est à la solde de celui humain. Si chez Mauriac le climat des Landes s'acquitte du rôle important, ce n'est que somme toute le rôle secondaire.

Alors nous pourrions nous persuader la particularité du monde d'Henri Bosco. (à suivre)

– Dans le numéro prochain, nous traiterons de la phénoménologie de l'eau.

Or, l'année dernière, nous avons reçu une triste nouvelle: mort d'Henri Bosco. Avec une reconnaissance sincère envers ce grand écrivain, nous prions pour le repos de son âme. –

Notes

86) *Mon Compagnon de Songes* p.219

87) *Un Oubli moins profond* (Gallimard) p.308

88) Nous traiterons de ce thème minutieusement dans le chapitre V.

- 89) Voyez p.21 du numéro précédent.
- 90) *Les Balesta* p.98 ~ 99
- 91) Voyez p.32 du premier numéro.
- 92) *Les Balesta* p.99
- 93) Voyez p.24 du premier numéro.
- 94) Lettre d'Henri Bosco, reproduite par Lambert dans son livre, elle est riche en suggestions pour comprendre le monde de Bosco. Bosco y verse largement le secret de son art. Voyez p.189 ~ 199 d'*Un Voyage des deux Mondes*.
- 95) Voyez p.19 ~ 22 du premier numéro.
- 96) *Sabinus* (Gallimard) p.200 ~ 201
- 97) Depuis *Le Sanglier*, le premier roman vraiment à la Bosco, ses œuvres romanesques sont écrites toujours par la première personne. Mais le degré de l'intérêt des narrateurs à l'intrigue est divers. Tantôt semblable au simple narrateur (*Les Balesta*, *Sabinus*, *L'Épervier*), tantôt presque héros-narrateur (*L'Ane Culotte*, *Le Mas Théotime*, *Malicroix*, *Un Rameau de la Nuit*). Cela deviendra l'intéressant sujet du chapitre V.
- 98) De cette sorte de gens, nous traiterons aussi dans le chapitre V. Leur caractère dominant est: taciturnité, invisibilité, faculté d'apparaître et de disparaître par enchantement ... Le narrateur du *Sanglier* dit: «J'étais entouré de gens qui possédaient au plus haut point la faculté de se rendre invisibles». C'est la circonstance commune aux narrateurs ou aux héros de Bosco. Bref, ils sont entourés de gens fantomatiques.
- 99) *Le Sanglier* (Gallimard) p.10
- 100) *Un Oubli moins profond* p.274
- 101) id. p.21
- 102) id. p.47 ~ 48
- 103) id. p.85
- 104) *Sabinus* p.202 ~ 203
- 105) *L'Antiquaire* p.149
- 106) *Sabinus* p.204
- 107) id. p.207 ~ 209

- 108) Voyez le chapitre d'*Hyacinthe: Les étangs*. Dans ce chapitre, il y a certainement l'essence de l'art de Bosco. Nous pouvons y lire le psychisme particulier à Bosco.
- 109) Jean-Cléo Godin écrit sur un des tempéraments de Bosco:

Quant à la violence de son tempérament, elle se manifeste rarement. Mais il entre parfois, dit-il, en des accès de colère subite et extrêmement violente qui surprennent ses amis, plus habitués à son côté «Mégremut»

Godin: *Henri Bosco, une poétique du mystère* p.44

- 110) *Le Chemin de Monclar* (Gallimard) p.46
- 111) Godin: op. cit., p.166
- 112) Dans *Les Balesta*, roman précédent de *Sabinus*, le lecteur de Bosco a déjà connu cette femme. Elle est la personne la plus abominable créée par cet écrivain.

Le vide y [= aux yeux d'Ameline] règne et fait croire à sa pureté. mais le vide n'est jamais pur. Là résidait fort probablement le charme maléfique d'Ameline. Une diaphane et trompeuse apparence, qui rendait irréel le réel le plus sûr, et singulièrement celui de l'esprit. *Les Balesta* p.304

Et nous devons frayer avec Ameline malgré notre répugnance pour elle dans le chapitre V.

- 113) François Mauriac: *Thérèse Desqueyroux* (Ed. Bernard Grasset) p.182 ~ 183

Errata du numéro précédent

- p.17 l.7 il ne s'agit pas → il s'agit
- p.17 l.8 abstraite → "abstraite"
- p.17 l.9 chaque coulant latent → chaque courant latent
- p.19 l.4 c'est là la dualité → c'est la dualité
- p.22 l.8 Là, rappelons-nous → Rappelons-nous

- p.24 1.10 Là, entre nous et le feu, s'achève → Entre nous et le feu s'achève
- p.25 1.31 ce qui est pour remplacer ce qui doit être → ce qui est pour se
faire remplacer par ce qui doit être
- p.29 1.23 La Geneste⁸⁶⁾ → La Geneste.